

## Traces de présence

Suzanne Richard

Numéro 130, hiver 2005–2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40670ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

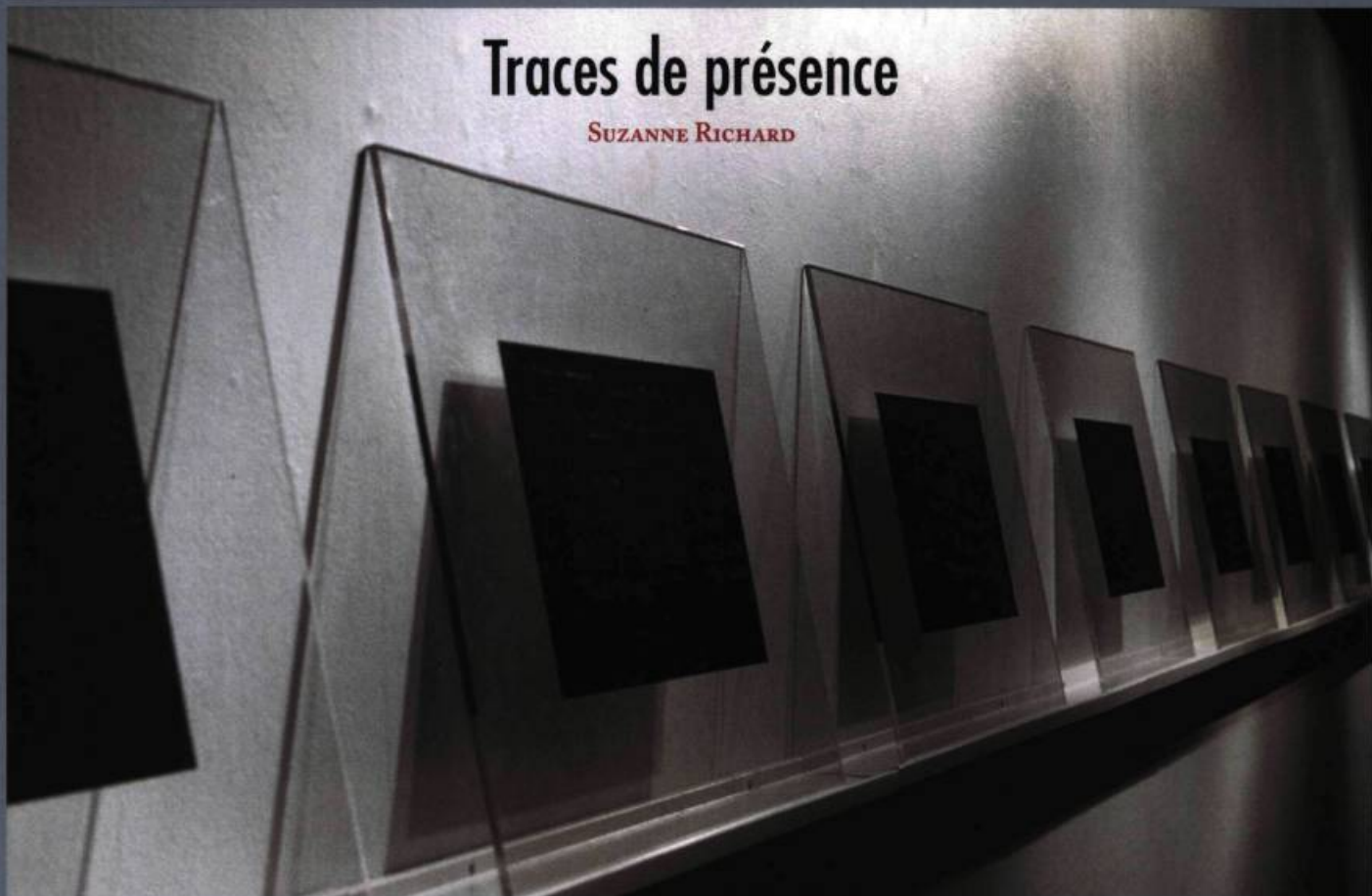
[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Richard, S. (2005). Traces de présence. *Liaison*, (130), 28–31.

# Traces de présence

SUZANNE RICHARD



*Parfois je rêve, 2002 (vue partielle)*

LA PRATIQUE DE JOCELYNE Belcourt Salem raconte, en partie, des «histoires de lits» ne donnant point envie de dormir... Au contraire, elles stimulent la curiosité et l'esprit, sachant rendre présent à l'œil de celui qui regarde, ce qui est absent, caché ou sous-entendu.

Jocelyne Belcourt Salem, artiste torontoise détentrice d'un baccalauréat spécialisé en beaux-arts de la McMaster University d'Hamilton en Ontario, est active depuis maintenant 20 ans. Elle a présenté plus de quarante expositions individuelles et collectives un peu partout en Ontario et ailleurs au Canada, en Australie, en Italie et aux États-Unis. Impliquée dans son milieu, elle est membre active de BRAVO<sup>1</sup> et de plusieurs autres regroupements d'artistes, agit à titre de commissaire et offre des lectures ainsi que des ateliers sur les arts visuels.

D'abord, avant d'entamer l'analyse de l'œuvre, il convient de résumer brièvement chacune des installations dont il sera question ici.

1997. *Le Dortoir*. Installation multidisciplinaire, composée de quatre grands panneaux placés côte à côte et suspendus dans l'espace. Aux allures de draps, ces panneaux sont constitués de latex, matière liquide que l'artiste aura appliqué au pinceau sur les quatre murs de la chambre d'un dortoir d'école, pour ensuite peler la matière séchée, molle. Quatorze photographies montrant un lit entier ou en détail complètent l'ensemble.

2001. *Insomnia*. Installation multidisciplinaire, comprenant six photographies, grand format, de matelas dif-

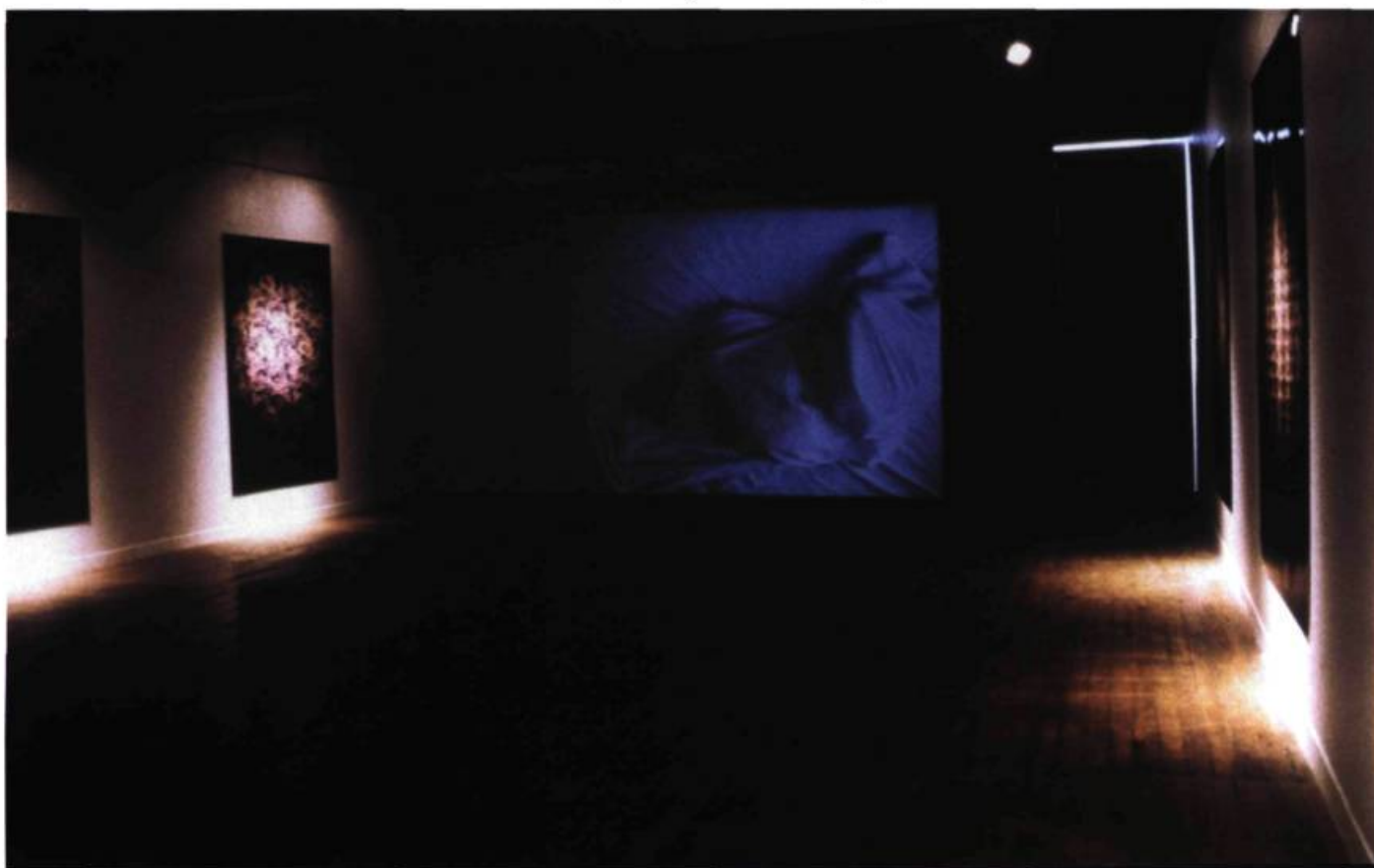
férents, démunis de tout drap, et une vidéo d'une durée de deux heures, où l'artiste, cachée sous un drap, tourne d'un côté et de l'autre en soupirant d'exaspération en réponse à ce qui semble être de l'insomnie.

2002. *Parfois je rêve*. Installation multidisciplinaire. L'artiste explique: «J'ai demandé à plusieurs amis si, tout comme moi, ils rêvaient parfois dans leur langue maternelle et quand. Leurs réponses furent inscrites individuellement sur des tableaux noirs, étape qui fut filmée en vue de la vidéo, et brodées sur des oreillers.»

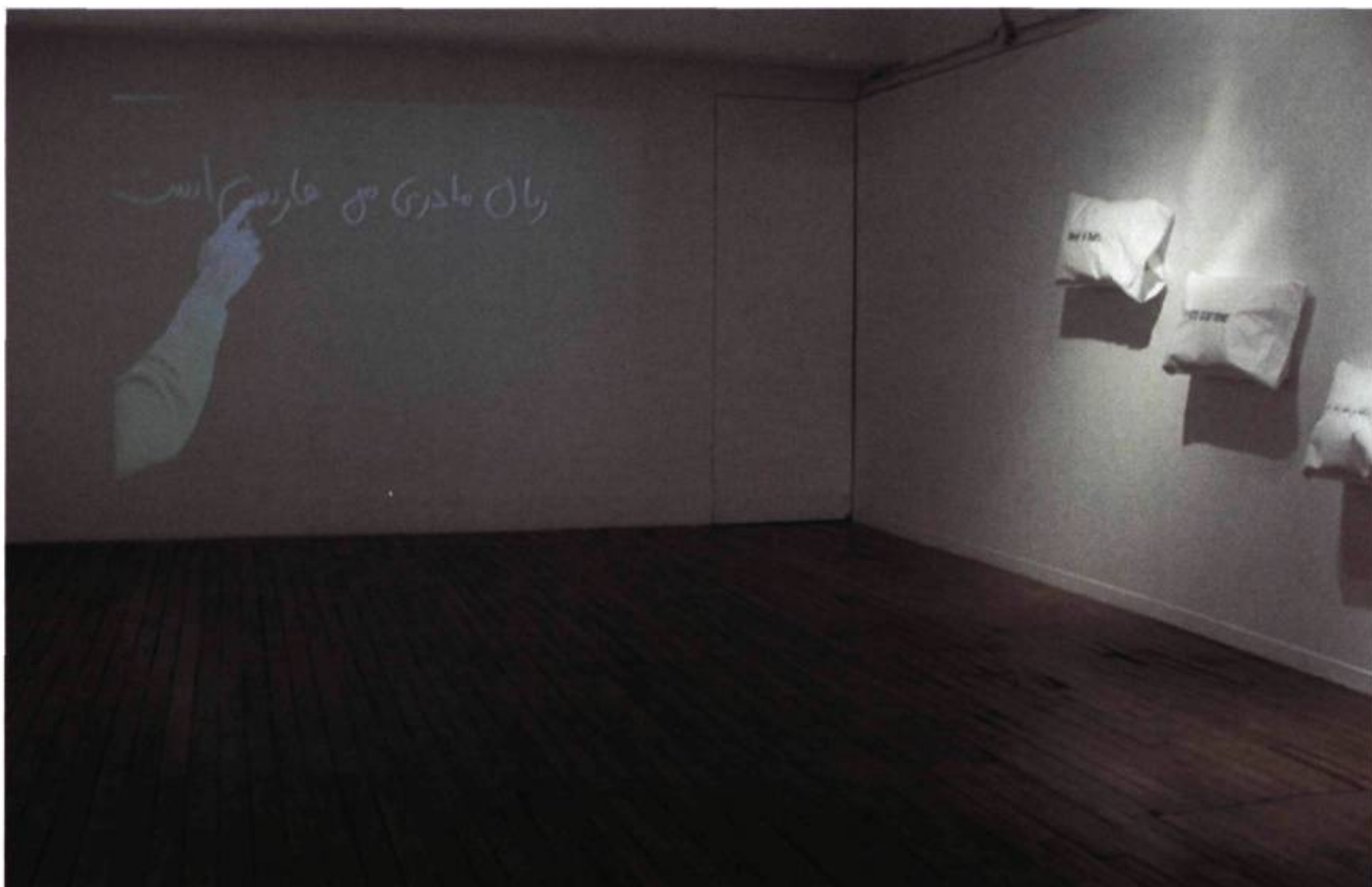
2003. *Surface tension*. Mélange de photographies et de vidéos projetées sur des draps de latex. Les vidéos montraient l'artiste cachée derrière un drap, qui teste la flexibilité et les limites du support en poussant avec les différentes parties de son corps, pour s'incorporer à la matière et apparaître à sa surface.

Une des particularités de l'ensemble de la pratique de Jocelyne Belcourt Salem est l'utilisation répétitive du lit ou de ses dérivés. Ce dernier est un objet utilitaire, servant à diverses activités: à enfanter, au repos, à la baise, à y coucher un corps malade ou en voie de mourir, etc. Répondant à différents besoins de l'homme, le lit – ajoutant à cela les éléments qui lui sont propres, l'oreiller, le drap et le matelas, sans compter les phénomènes qui lui sont rattachés, tels l'insomnie et le rêve –, donnera lieu à plusieurs corpus de travail. Parfois, l'artiste s'amuse à faire glisser le signifié de certains objets pour leur confier d'autres utilités. Par

*Insomnia, 2000 (vue d'ensemble)*



*Parfois je rêve, 2002 (vue partielle)*







*Insomnia, 2000*  
(détail)



*Insomnia, 2000*  
(détail)



*Les pieds dans la boue, 1999*

exemple, dans *Parfois je rêve*, l'oreiller devient, de par l'écriture brodée, les pages blanches qui auront servi à transcrire les résultats des participants. L'artiste cachée derrière le drap de latex de *Surface Tension* n'évoque-t-elle pas, entre autres, l'embryon, de par l'union du corps et de l'enveloppe ?

Une autre particularité de l'œuvre de Jocelyne Belcourt Salem est cette capacité de révéler une présence à travers l'absence ou l'invisibilité du corps. D'ailleurs, le corps est presque toujours non visible, ne laissant apparaître que des pourtours et des silhouettes... Pensons à *Insomnia*, les photos de matelas vacants, dépouillés de revêtements et l'artiste, sur vidéo, cachée sous une couverture, fantomatique... À *Parfois je rêve*, où l'on voit au mieux que les bras des participants, ou encore à *Surface Tension*, dans lequel le corps de l'artiste n'est pas visible, en chair et en os, du point de vue du spectateur... Ainsi, c'est à travers l'empreinte, la trace du corps imprégné dans l'objet, la capture des sensations perceptibles à la surface des choses, que l'artiste parvient à rendre l'être présent.

Jocelyne Belcourt Salem procède parfois à la formation de communautés pour la réalisation de ses œuvres. Dans *Parfois je rêve*, huit amis auront été complices dans la réalisation de ce projet, alors que pour *Insomnia*, il aura fallu trouver quelques voisins consentants à faire photographier leur matelas. À ce sujet, l'artiste raconte une anecdote : « En récompense aux efforts de mes voisins pour me permettre de photographier leur lit, je devais le refaire à la fin de la session. » Dans le même sens, deux projets de Land Art<sup>2</sup>, *Les pieds dans la boue* (1999) et *Glimmer* (2000), comportent tous deux une liste de noms regroupés en une famille. Dans le premier cas, celle des arrivés en Amérique depuis les Vikings, et la deuxième, identifiant les noms de plantes, de bêtes et d'habitants d'une terre spécifique de Muskoka, une petite région au nord de Toronto. En plus de la formation de communautés, un rapport à la langue est fortement

présent par l'intégration de textes dans les œuvres ou par son utilisation comme propos. Dans *Parfois je rêve* justement, il était question de savoir si l'on peut rêver dans une langue autre que maternelle et les réponses étaient elles-mêmes écrites aux tableaux et brodées sur les oreillers en huit langues différentes.

Les séquences de la vidéo de *Surface Tension*, présentées au ralenti, les *loops* de ses deux performances filmées, sans début ni fin, l'utilisation répétitive du lit à travers diverses œuvres et les suggestivités de passage entre deux points, apportent une dimension zen ou méditative à son univers. Cette dimension procure au spectateur une impression d'illusion, voire de rêve. Elle marque également et paradoxalement un contraste fort dans le rapprochement entre l'esthétisme et le propos, lorsque mis en rapport avec les thèmes explorés tels l'insomnie ou la maladie. Mais, bien que l'artiste possède une vision du monde qui s'exprime à travers différents liens suggestifs, son œuvre est aussi ouverte à d'autres interprétations, relevant, cette fois, de l'intimité même du spectateur.

Dans la pratique de Jocelyne Belcourt Salem, ce ne sont pas seulement les traces, les empreintes, les états de l'être ou les souvenirs de l'artiste qui deviennent perceptibles, mais aussi ses tripes, à travers une pratique ouverte à bien des possibilités... ■

*Suzanne Richard est artiste, critique d'arts visuels et membre du comité de rédaction de Liaison.*

<sup>1</sup> Bureau du regroupement des artistes visuels de l'Ontario.

<sup>2</sup> Forme d'art qui se caractérise par un travail *in situ*, intégré dans la nature.

*Le dortoir, 2001 (détail)*



*Parfois je rêve, 2002 (détail)*

